



N° SAU/065 – 15 juillet 1964

AUTOCRITIQUE CHEZ DES INTELLECTUELS MUSULMANS CONTEMPORAINS

J. DEJEUX

Dans son ouvrage si suggestif "Vocation de l'Islam" (Paris, Le Seuil) (1) l'essayiste algérien, Malek Bennabi, écrivait en 1954 : "Il y a longtemps que le monde musulman a cessé de s'inquiéter de possibles cas de conscience. On ne voit plus qui que ce soit s'émouvoir d'une erreur, d'une faute. Parmi les dirigeants règne la plus parfaite quiétude morale. On ne voit aucun dirigeant faire publiquement son mea culpa" (p. 77).

Pourtant des critiques, des remises en question et des contestations se manifestaient depuis un certain temps chez quelques penseurs musulmans. Ils dénonçaient impitoyablement la décadence de la société musulmane. Vers 1930, au Caire, Chekib Arslan montrait déjà le "pourquoi (de) l'arriération des musulmans". En 1946, Abdallah al-Qasimi écrivait un gros volume de 335 pages, "Hâdhi hiya al-aghâl" (Les voici les carcans !) contre le fanatisme, l'ignorance et la mentalité rétrograde de ses compatriotes. En 1950, le cheikh Mohammed Khaled brandissait le flambeau des mises en accusation publiant "Min hunâ nabda" (Par où il faut commencer), qui fut mis à l'index par l'Université al-Azhar mais dont l'auteur fut innocenté par les tribunaux égyptiens. Outrances, critiques violentes et externes parsèment ces pages comme elles émaillent "Le Passé simple" du romancier marocain Driss Chraïbi (Paris 1954). Elles secouent forcément la léthargie. Au contraire, le livre d'Allal el Fassi, "En-Naqd adh-dhâti" (L'autocritique, Le Caire, 1952, 432 p.), tout en faisant un certain examen de conscience, ne se veut pas corrosif. Il reste modéré et est écrit d'une autre encre que les ouvrages précédents (2).

Nous avons déjà eu l'occasion de citer quelques textes où des essayistes, leaders ou romanciers dénoncent les maux du monde musulman (3), tandis que d'autres se satisfont facilement d'un "triumphalisme" rassurant. Une autocritique existe (4), mais il n'est cependant pas toujours bon de se faire entendre publiquement. Comme l'écrivait Mostefa Lacheraf à propos d'un débat sur la culture en Algérie : "la critique qu'on exige n'est pas celle qu'on tolère...".

Il n'est pas question de faire ici un bilan de cette autocritique mais simplement d'en donner quelques exemples et illustrations en citant des intellectuels musulmans contemporains.

- 1° - Les critiques s'élèvent contre la bonne conscience, la satisfaction béate de soi-même et du monde islamique, la parfaite quiétude et la manie d'accuser toujours les non-musulmans des échecs et des malheurs qui accablent les musulmans.

Bennabi, par exemple (5), stigmatise cette attitude qui fait dire aux gens : "L'Islam est une religion parfaite" - "Nous sommes musulmans, donc nous sommes parfaits". "Des êtres immobiles dans leur médiocrité et dans leur imperfection, dit-il encore, deviennent ainsi l'élite morale d'une société où la vérité n'a enfanté qu'un nihilisme". Il parle de "la passion du verbe", de la "moudjadala"

(la discussion), du "despotisme des mots". Il lance même le terme de "colonisabilité" qu'une romancière algérienne, Assia Djebar n'avait pas peur de reprendre dans son premier ouvrage, "La soif" (Paris, 1957) "Le pire c'est la léthargie, le sommeil ! On ne parle toujours que des colons, du colonialisme. Le mal voyez-vous, c'est notre mentalité de colonisés, de colonisables. C'est cela qu'il faut changer, c'est ce qu'il faut dire dans notre langue" (p. 70-71).

Cette "pathologie quasi-infantile du monde musulman" (Bennabi), des hommes politiques l'ont aussi dénoncée. Ainsi, un article (inspiré par M. Reda Guedira, principal collaborateur du roi du Maroc) dans le journal "Les Phares" du 13 octobre 1962 (6) :

"Ne sommes-nous pas, nous les sous-développés, les premiers responsables de notre situation actuelle ?... Jouer le rôle de victime est à la fois flatteur, attendrissant et théâtral, et permet de brillantes variations aux tribunes internationales. Mais il se pourrait que le résultat le plus clair de toute cette confusion soit précisément de freiner notre progrès économique... C'est tellement commode de disposer d'un solide bouc émissaire comme "le colonialisme" ! Mais il nous faudra bien un jour regarder la vérité en face, si nous voulons enfin des mots passer à l'action... Les fées, les talismans, les mots de passe de notre époque de fer, leurs noms sont connus et simples ; ils s'appellent travail, épargne, investissements ; ils signifient continuité dans l'effort, austérité, acceptation du risque.

...Cessons une bonne fois de nous réfugier dans un verbalisme verbeux... L'une de nos pires tentations, qu'il nous faut à chaque instant combattre, est cette magie du verbe à laquelle nous sommes tellement vulnérables, et dont les sortilèges s'augmentent de la sonore beauté de la langue arabe... Cessons aussi de croire au mythe de l'aide étrangère (...) qui entraîne le grave danger d'un transfert moral de responsabilité... Cessons enfin de croire que la politique peut tout résoudre, que tel régime est fondamentalement mauvais et tel autre nécessairement bénéfique... La réussite matérielle des civilisations occidentales actuelles est le salaire d'une optique résolument matérialiste, ou du moins "terrestre" de la vie... Méditons l'exemple du Japon".

Sir Zafrullah Khan, ministre des Affaires étrangères du Pakistan, lançait un "appel aux musulmans" à Amman, le 3 janvier 1954, en mettant lui aussi les gens au pied du mur :

"Nous alléguons que la Providence nous a gratifiés de la révélation et des messages célestes. Pourquoi donc au cours des derniers siècles avons-nous perdu du terrain au lieu d'avancer ? Nous n'avons pas cessé dans nos conversations privées et publiques de rejeter la responsabilité de nos misères sur la politique des gouvernements étrangers, en essayant ce faisant d'ignorer nos propres responsabilités. Dieu n'est pas notre despote. Nous portons la plus grande responsabilité de l'état dans lequel nous nous trouvons. Le remède est sans doute à notre portée. Nous devons entreprendre un changement radical de notre vie privée, de notre politique générale, du fonctionnement de nos administrations, de notre manière de gouverner, de nos relations avec l'humanité. Tant que nous ne nous résoudrons pas à cela, nous ne progresserons pas. Je n'exclus personne du blâme, pas même mon gouvernement et mon peuple. Nous sommes tous responsables, car nous connaissons les principes et les idéaux qui doivent nous inspirer. Notre histoire a prouvé qu'ils peuvent nous conduire à la gloire si nous les respectons. Tant que nous les ignorerons, il n'y aura ni gloire ni dignité pour nous. Le premier de ces principes, c'est l'unité, le second le sacrifice, le troisième la poursuite du bien conformément à la parole de Dieu : "Vous êtes la nation par excellence, celle qui ordonne le bien et défend le mal" (Coran). Nous devons chercher le responsable chez nous au lieu de le chercher ailleurs".

Pareillement, un ancien premier ministre d'Indonésie, Mohammed Nasir, constatait l'arriération des terres musulmanes et les difficultés éprouvées pour expliquer ce fait. On incrimine le climat, la situation géographique, l'exploitation étrangère. "Mais nous avons dans notre corps social, dit-il, le mal qui nous a presque détruits" :

"Nous n'avons pas été des musulmans dans le vrai sens du terme depuis très longtemps. Nous n'avons pas été dignes d'être en tête. Et ainsi nous avons dû suivre. Nous devons maintenant mettre de côté les arguments stériles. C'est l'heure de la décision non de l'équivoque. Nous avons épilogué sur le capitalisme et le

communisme. Mais nous ne devons pas rester neutres plus longtemps. Nous devons montrer au monde que nous avons une alternative concrète pour résoudre nos problèmes économiques, sociaux et culturels".

Critiques en vue d'une résurrection politique de l'Islam, certes, mais critiques tout de même. Ayoub Khan, président du Pakistan, visitant l'Égypte, prononçait un discours (le 14 novembre 1960) où il ne ménageait pas ses mots :

"Nous prétendons, disait le président, que notre religion est une religion progressiste, une religion amie de la raison, une religion qui devrait normalement nous aider à aller de l'avant. Et pourtant, pouvons-nous dire que tel est le cas, actuellement ? Quand on songe à ce problème, quand on jette un coup d'œil aux diverses communautés musulmanes du monde, on s'aperçoit qu'elles sont pour la plupart retardataires, inéduquées, demeurées dans un état de stagnation. N'y a-t-il pas là de quoi nous inquiéter ? J'estime que nous devons nous pencher sur cette question et tenter de découvrir les causes du mal. Qu'est-ce qui ne va pas ? Il est du devoir de tous les musulmans qui pensent de trouver la raison de cet état de choses et ce qu'il faut faire pour y remédier. Nous devons avoir le courage moral de reconnaître ouvertement ce qui ne va pas et d'envisager les mesures à prendre. Certes notre religion et nos chefs religieux ont fait œuvre éminemment utile en sauvegardant les traditions islamiques et la cohésion de la communauté musulmane, cela en dépit de terribles conflits internes. Mais pouvons-nous dire qu'actuellement ils nous aident à marcher avec notre temps ? Vous direz peut-être : pourquoi nous y aideraient-ils ? Pourquoi devons-nous nécessairement marcher avec notre temps ? A cette objection je répondrai en faisant remarquer que la loi de la nature et celle du Coran nous enseignent que quiconque ne s'améliore pas, quiconque ne marche pas avec son temps, périra. Si nous n'évoluons pas, si nous ne progressons pas, si nous ne reconnaissons pas nos manques et si nous n'y remédions pas, nous retomberons en esclavage. Et cet esclavage durera cette fois beaucoup plus longtemps que nous ne pouvons l'imaginer en nous référant au passé (7).

- 2° - Les plus lucides parmi les intellectuels, non seulement constatent la sclérose et s'élèvent contre la bonne conscience, mais encore déplorent la désislamisation, la perte des valeurs spirituelles et le décalage de l'Islam par rapport aux problèmes de notre temps. Dans une remarquable conférence, rapportée ici (8), un Tunisien, Mohamed Talbi montrait que le "style de vie islamique se décompose et s'effrite à une allure de plus en plus accélérée". "L'Islam, disait encore l'auteur, ne semble pas saisir la portée de la partie qui se joue. Il reste en dehors du circuit". "L'Islam manque de penseurs nombreux et authentiques", poursuivait-il, en brossant un tableau peu reluisant de la situation actuelle : vide spirituel chez les jeunes, masses désislamisées, l'Islam simple facteur de cohésion, sorte de patriotisme à la merci de tout démagogue. Ailleurs (9), Mohamed Talbi cite l'exemple d'un article de A. Ghedira paru dans la revue tunisienne "Al Fikr" sous le titre "Pourquoi et comment je suis musulman".

"La foi musulmane y est réduite à être le simple résultat du conditionnement sociologique. L'auteur (A. Ghedira) qui admet fort bien qu'on la quitte pourvu que ce soit pour l'athéisme et non pour une autre confession ne la défend que par nationalisme, par attachement, non aux vérités de la Révélation mais aux valeurs artistiques, culturelles, historiques charriées par les siècles d'histoire musulmane. Tel autre de mes amis, physicien de profession me disait encore récemment : "Moi, je ne crois à rien. Mais que l'on ne se mette pas devant moi à être chrétien, car alors je deviens le plus fanatique des musulmans". L'apologétique effrénée n'eut ainsi d'autres résultats que de remplacer la foi par un nationalisme islamique très épidermique et chatouilleux. Je ne sais si elle se considère comme satisfaite. Ce qui est sûr c'est qu'elle a oublié que le rôle de la Révélation est de rappeler à "l'homme la valeur accablante et sacrée de la vérité et de présenter à l'esprit les conséquences terribles auxquelles s'expose toute volonté humaine qui chercherait à falsifier cette vérité".

Comme le dit encore Talbi, "faute de pouvoir repenser l'Islam, on repense sa défense". S'opposant aux non-musulmans on a l'impression d'être quelqu'un, mais "derrière cette façade l'édifice menace ruine". Cet Islam ne mord pas sur les problèmes d'aujourd'hui ; il paraît hors jeu, sans prise sur le réel vécu. "Maintenant que nous sommes indépendants, nous n'avons plus besoin de l'Islam", lançait même une "musulmane", animatrice d'une Union féminine au Maghreb.

Des gens intelligents, en tout cas, s'interrogent. Présidant l'ouverture de la Conférence des experts des pays arabes sur la réforme du calendrier musulman, le 18 novembre 1963, à Tunis, M. Chadli Klibi, secrétaire d'État aux Affaires culturelles et à l'Information en Tunisie, relevait la position marginale de l'Islam par rapport au monde moderne, technique et scientifique (10)

"Un examen plus approfondi de la question (du calendrier traditionnel musulman) nous révèle qu'elle dépasse tel ou tel aspect de notre vie, mais concerne notre conception de la religion tout entière et les rapports de la religion avec les problèmes de l'existence et de la société. Elle concerne plus particulièrement notre conception du progrès scientifique et de la civilisation dans le cadre de l'Islam. Dès l'aube de notre renaissance, nous avons puisé dans le patrimoine de la civilisation. Nous ne cessons d'emprunter à ce patrimoine les méthodes scientifiques et techniques propres à conjurer le sous-développement. Mais ce progrès que nous réalisons à des degrés différents, ne semble pas s'intégrer dans notre vie intellectuelle et spirituelle et plus particulièrement dans notre vie religieuse. On dirait qu'il demeure en marge de nous-mêmes, qu'il est accepté sous le coup des nécessités et ne se fonde pas dans notre personnalité profonde. A voir les choses de plus près, on a l'impression qu'il n'est pas rangé dans la catégorie des "choses sérieuses", seule réservée aux questions du culte et de l'au-delà. Aucun dialogue ne s'instaure entre ce que nous appelons "la science" - entendue dans le sens de science religieuse traditionnelle - et ce que les nations modernes appellent du même nom et qui est cet ensemble d'acquisitions de l'esprit qui leur a permis de découvrir les secrets du monde en son intégrité terrestre et spatiale et de mettre au service de l'homme tout ce qui l'entoure. Il s'agit en vérité de sciences que nos lointains ancêtres avaient pratiquées. Ils les avaient empruntées aux anciens et les avaient baptisées "sciences de l'antiquité". Ils en avaient compris l'importance et avaient contribué à leur développement. L'histoire leur en porte témoignage et leur en fait un titre de gloire.

... Cette position marginale où nous avons placé les acquis de la civilisation empruntés à l'étranger est à l'origine d'un divorce qui affecte nos collectivités et que nous aurions pu éviter. C'est le divorce entre deux plans sur lesquels le musulman vit ou plutôt bascule : le plan des croyances, des traditions et des coutumes qui dirigent sa vie spirituelle, et le plan de la vie pratique, avec ses nécessités toujours renouvelées qui domine ses activités profanes collectives ou individuelles.

Il est indispensable que les musulmans se penchent sur ces problèmes qui sont à l'origine du déchirement et de l'éparpillement de leur personnalité... Ainsi serait abolie l'incompatibilité factice proclamée entre la religion et la vie terrestre, c'est-à-dire entre l'âme et l'esprit.... Ces problèmes peuvent comporter des solutions faciles (comme c'est le cas pour le calendrier), mais ils peuvent aussi, quand il s'agit d'un dialogue serré entre la religion et la vie, présenter des difficultés particulières. Mais le seul fait de poser le problème suffit même si la solution s'avère impossible. Car, en le posant, on met chaque chose à sa place, on conjure l'anarchie et on organise un débat vivant et utile entre l'âme et la société qui ne peut normalement évoluer qu'avec un minimum d'ordre, de précision et de clarté".

Un lettré algérien, Kouriba Nabhani, auteur de plusieurs essais, écrit à propos du "sens moderne de l'Islam" (11) qu'une rupture ne cesse de se manifester dans la conscience de l'Islam en contact avec le monde moderne. "Les principes sont déchiquetés et deviennent flous", "un clergé borné réduisant à la lettre morte un Islam, dont il ne se soucie pas de comprendre l'esprit, continue à abreuver notre jeunesse de formules creuses qui n'ont aucun effet sur elle", dit-il encore. L'auteur pense même quant à lui que l'homme doit distinguer "sa foi, qui est du domaine intime et privé, d'avec sa condition et son activité sociale relevant désormais de l'État et de la machine", et encore que l'Islam doit être réintégré dans une société moderne "sous peine de le perdre en nous confiant dans les nuées métaphysiques".

Ailleurs, le même auteur, s'interrogeant sur "l'Islam et son avenir"(12) se dit préoccupé "par la stagnation de l'Islam et par ses possibilités de "redémarrage", auquel la solution magistrale reste entière à trouver". L'Islam, dit-il, a été un facteur de progrès en son temps, Mais le meilleur des temps se situant dans le passé, est-ce là une position fatale pour l'Islam ? En évoquant la gloire d'autrefois, le musulman d'aujourd'hui "tente inconsciemment à restaurer aux yeux de l'Occidental son Islam qu'il pourrait lui opposer un jour, en l'adaptant au progrès, ou plutôt en comblant ses siècles d'inertie par un travail de relèvement titanesque qui reste à accomplir".

"A y réfléchir de près, poursuit K. Nabhani, le musulman moderne est plus conformiste qu'autre chose, car le drame de l'Islam ne se pose pas à lui avec toute son acuité : l'intellectuel dit occidentalisé prend la vie comme elle vient en se laissant emporter par le progrès, le peuple se débat dans sa misère quotidienne, le fidèle pratiquant et traditionaliste ne réalisant pas l'évolution qui s'accomplit autour de lui, se complait dans sa concentrationnalité islamique. Au clan des intellectuels, l'infime minorité marxiste seule apporte des possibilités d'ouverture, les nationalistes d'avant-garde améliorent la condition sociale tant bien que mal selon leurs humbles moyens, au clan des traditionalistes on tend à une consolidation de la communauté locale et de l'Oumma islamique ; le peuple à la foi branlante est à la merci de ceux qui feront vibrer les cordes de sa sensibilité exacerbée par la misère, l'inaction et l'abandon.

La tendance la plus courante parmi l'intelligentsia du jour est de viser à l'exemple de l'Occident, à la séparation de l'État et de la Religion, avec la préférence que cette séparation vienne d'elle-même par la force des choses. C'est comme si implicitement nos modernistes aspirent à se débarrasser d'un Islam qui les gêne... A mon avis, nos élites en vivant dans cette perspective de laïcisation à l'occidentale et d'abandon implicite de leur Islam, ne se réservent rien d'autre que leur désislamisation. Ils feraient de nos peuples des occidentalisés, des américanisés, des marxisés ou des nipponisés de fortune, c'est-à-dire des abâtardis. Mais que ferait-on des valeurs ?... Irait-on puiser ces valeurs en un Islam dont on se serait débarrassé comme d'un habit démodé ? En définitive, la solution, loin de consister en cette singerie, doit être recherchée d'un autre côté" (p. 124).

Le musulman d'aujourd'hui offre à Kouriba Nabhani le spectacle d'un type "moins aguerris, enlisé dans sa société fermée, hybride, inapte, sans idéal". Il manque de cohérence et de dynamisme. Son Islam ne paraît plus "dans la course". Il faut donc repenser l'Islam, dit l'auteur : "y distinguer l'éthique à principes immuables d'avec le temporel pragmatique transformable", "concilier la modernisation à outrance provoquée par des facteurs extra-islamiques, malgré lui pour ainsi dire, et qui vise l'infrastructure de l'Islam, d'une part, et, d'autre part la conservation de l'originalité éthique de l'Islam, de sa foi, de sa métaphysique, en un mot de sa vision du monde, (qui) a trait à sa superstructure". Mais pour adapter l'Islam il nous faut enfin compter, ajoute-t-il, parmi les savants du jour comme il en existe en Europe, en Amérique, en Russie, au Japon et ailleurs.

Or, disait Talbi dans sa conférence déjà citée, "l'Islam manque de penseurs nombreux et authentiques à la hauteur de l'immense tâche qui les attend : "reconstruire la pensée religieuse de l'Islam". Et encore : "On ne peut dire si on est tant soit peu objectif et exigeant, qu'il y a actuellement véritable renouveau et essor". "Il faudrait savoir, disait de son côté Asaf Fyzee juriste indien, si l'Islam peut produire aujourd'hui un esprit et une intelligence de l'envergure de Ghazali ou d'Ibn Khaldoun, de St Thomas ou de Luther, ou même de Barth, de Kierkegaard, de Maritain ou de Berdiaef. Et une question serait encore à poser "S'il se trouve un tel homme et qu'il parle, sa voix sera-t-elle entendue" ? (13).

- 3° - Il s'agit donc de repenser, mieux de faire "coller" la pensée islamique au monde moderne, dira l'un, ou plutôt de séparer radicalement (plus radicalement encore puisque déjà l'Islam décroche) le spirituel du temporel, dira un autre ; de "reconstruire la pensée religieuse de l'Islam" disait le penseur pakistanais Mohammed Iqbal (1837-1938) (14). Plus ou moins périodiquement, des congrès islamiques, des colloques de penseurs musulmans essaient de prendre conscience du drame, d'analyser les facteurs de décadence et de tracer des programmes de discussions. Les uns continuent à se gargariser de la perfection des principes islamiques (15), d'autres s'arrêtent à des réformes de calendrier, au voile des femmes, à la traduction du Coran, alors que le vrai problème est autrement plus profond.

Il n'est pas question de s'arrêter longuement sur les tentatives de renouvellement. Mais citons par exemple Asaf Fyzee, diplomate et juriste, qui se dit "profondément insatisfait des formulations actuelles des croyances essentielles de l'Islam et du caractère de ses défenseurs orthodoxes" (16). "Une pensée religieuse tant soit peu évoluée fait défaut", dit-il encore en parlant de la crise des valeurs spirituelles et culturelles du Proche-Orient. Son idée est qu'il faut séparer la religion du droit et formuler de nouveaux principes pour l'interprétation de la foi. Les six principes qu'il voudrait voir adoptés pour la réforme de l'Islam sont les suivants (17) :

1. "La foi et la religion devraient faire l'objet d'une nouvelle définition et être considérées comme des concepts séparés. Les valeurs morales et les valeurs

juridiques ne devraient pas être confondues.

2. La charia (loi sacrée) devrait être révisée et interprétée à la lumière de la philosophie et la logique modernes. La doctrine spirituelle du Coran doit être séparée de ses préceptes juridiques et politiques. La critique des textes sacrés ne saurait être empêchée plus longtemps, et il faudrait au contraire l'encourager.
3. La cosmologie des anciennes écritures devrait être interprétée à la lumière de la science moderne. Il est impossible aux musulmans du XX^e siècle de croire au Jardin et au Feu décrits avec tant d'art et de poésie dans le Coran. Il faudrait en souligner la valeur en tant que vérités poétiques, mais le dogme de la vérité littérale et verbale de ces images devrait être abandonné.
4. Il faudrait rendre obligatoire aux prêtres musulmans l'étude de cette discipline moderne qu'est la religion comparée. Aucun de ceux qui prétendent que les chrétiens adorent trois divinités ne devrait avoir le droit d'enseigner la religion aux autres.
5. Les affinités historiques qui existent entre le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam devraient servir de base à une nouvelle interprétation de la théologie islamique. On devrait fonder une nouvelle discipline : la science comparée des religions sémitiques. Celle-ci comprendrait l'étude de la religion sémitique à ses débuts et des trois grandes religions sœurs : Judaïsme, Christianisme, Islam.
6. L'étude des langues sémitiques et de leur philologie comparée devrait être encouragée et considérée comme une condition préalable à toute recherche tant soit peu approfondie de l'Islam. Le défaut de connaissances en cette matière chez la majorité des savants musulmans est un obstacle sérieux et entraîne des conséquences fâcheuses".

Lors d'un colloque sur la culture islamique il a été discuté longuement de la possibilité ou non de se baser sur la loi canonique (charia), pour établir les règles de la société musulmane moderne, de l'Islam comme "mode de vie" (a total way of life), de l'Islam comme foi personnelle seulement, c'est-à-dire ne fixant pas le type de la vie sociale (18). Les uns étaient pour une sécularisation de la loi, une séparation du spirituel et du temporel, les autres défendaient fortement que l'Islam est religion et société et que l'idéal a été enseigné dans le Coran. "Les musulmans se sont constamment efforcés d'atteindre cet idéal, disaient-ils, mais, étant des hommes, ils n'y ont pas réussi, (si bien que) la situation actuelle ne reflète pas nécessairement le "vrai" Islam".

L'adoption par les pays musulmans de législations occidentales modifiées est un fait. "Il a été suggéré (dans ce colloque) que c'était là un développement naturel accepté par la majorité des communautés musulmanes et qui donc devrait être considéré comme représentant leur consensus, ou "ijma". C'est tout le problème de l'"ijtihad" (la recherche personnelle) et des "bida" (innovations). Bien des nouveautés sont "canonisées" par la force des choses. "En dehors de toute doctrine bien précise, on fait appel, dans un esprit pragmatique, à l'"ijma" (consensus), à l'"istihsân" (le fait de juger bon), à la "maslaha" (intérêt) y voire à la "dharûra" (nécessité) pour "convertir à l'Islam" certaines "bida" (innovations) tenaces et déjà anciennes", écrit Mohamed Talbi dans une étude érudite sur les innovations dans l'Islam (19). On entérine les réformes ou les pratiques nouvelles par une approbation qu'on dit tenir de l'Oumma locale et de son consentement tacite (20).

Mais comment échapper à l'anarchie des interprétations diverses, dès lors que la porte du "libre examen" est ouverte ? M. Talbi note en effet l'absence de toute doctrine bien précise. Comment, demande-t-il aussi, définir la véritable orthodoxie en l'absence d'une autorité indiscutée ? D'un magistère vivant, dirons-nous, nous catholiques. On fait appel au "peuple". Mais le leader fait dire à ce "peuple" tout ce qu'il veut lui faire dire... Mohammed Iqbal pensait que la seule forme possible de l'"ijma" était le transfert du pouvoir de l'"ijtihad" des représentants des écoles individuelles à une assemblée législative musulmane. Mais il se demandait en même temps comment cette assemblée pourrait éviter les interprétations erronées. En l'absence d'une succession apostolique, comment les Ulémas, demandait encore l'auteur, peuvent-ils établir leur revendication à représenter l'Imam ? (21). Un libanais, le Dr Ahmad Hamed, écrivait il y a peu de temps (22), que "l'esprit musulman souffre, dans son essence, d'un désarroi dangereux" : l'Islam, en effet, semble adopter n'importe quelle idée moderne ou n'importe quelle tendance nouvelle et, pour les observateurs, l'Islam paraît alors un

"amalgame d'idées et d'opinions de toutes sortes". Les idées nouvelles seraient "islamisées par une sorte de consécration" et "l'Islam serait cantonné dans les consciences individuelles" si l'on suivait l'opinion de musulmans contemporains, écrit dans la même revue un Iranien, le Dr. Mehdi Rouhani. Cette absence de magistère vivant dans l'Islam a comme conséquence en tout cas de laisser faire une évolution qui se développe dans un esprit pragmatique et ordinairement dans l'incohérence. Ajoutons que la plupart du temps on ne se demande pas si Dieu et si l'Islam sont d'accord ou non. Et "la liberté laissée aux fidèles n'est souvent qu'anarchie et abandon", écrit M. Talbi.

Normalement l'interprétation de la loi est l'apanage des "docteurs de la loi", des Ulémas, des "savants". Mais on connaît les critiques qui sont faites à leur traditionalisme figé et sclérosé. "Vous êtes des ignares butés et réactionnaires ! N'importe quel arabisant chrétien, et surtout parmi les religieux, en sait plus long que vous sur notre religion et notre civilisation" leur lançait Taha Hussein en Égypte (23). Comment leur faire confiance ? demandait un Algérien en stage à Paris. Ces Ulémas, disait-il, ne peuvent parler avec compétence et ils se déconsidèrent quand par une "fetoua" (consultation juridique) ils interdisent que le sang d'un musulman soit utilisé pour sauver un communiste (24). Les générations nouvelles s'adressent en effet à d'autres guides.

* * *

"L'Occident ne doit pas se borner à considérer les problèmes politiques et économiques, mais doit apprendre à discerner les causes plus profondes des difficultés du Proche-Orient, j'entends la crise culturelle et religieuse", écrivait Asaf Fyzee (25). Pareillement, Hamza Boubakeur, Algérien, écrivait en 1950 (26), que très souvent les chrétiens ne prêtent attention qu'aux agitations politiques des musulmans, les observant ainsi "obliquement" : "Les préoccupations politiques, disait-il, ne doivent pas détourner nos frères chrétiens du travail profond qui se fait en nous, des métamorphoses plus internes et non exemptes de souffrance que nous subissons et que subissent notre cadre familial, notre conception ancestrale de la vie, notre structure sociale et notre niveau culturel".

Sachons comprendre cet appel et apporter les réponses qui contribueront à étancher la soif et à combler le vide culturel, moral et spirituel actuel.

J. DEJEUX

APPENDICE

Par contraste avec cette autocritique lucide un exemple parmi beaucoup d'autres de "triomphalisme" islamique : extraits d'un article de Tewfik El Madani, ministre des habous (ou waqfs) en Algérie, paru dans la revue en langue arabe "al-Maarifa" (Alger) et rapporté dans "Confluent", n° 34, octobre 1963, pp. 792-793. Né à Tunis de parents algériens, après l'insurrection algérienne de 1871, Tewfik El Madani est un lettré réputé, auteur de plusieurs ouvrages en langue arabe. Il fut un des animateurs de l'Association des Ulémas réformistes algériens et de leur journal "Al Baçair".

"... L'arabisme est notre mère, la vaste patrie arabe notre patrie, le destin arabe notre destin. Nous sommes inclus dans ce domaine arabe ; nous, Magrébins, nous sommes une partie de la patrie maghrébine commune, à quoi nous sommes attachés par le sang, par l'âme et par les sentiments, par une affection, par un intérêt et par un sol... De surcroît nous sommes, grâce à Dieu, des musulmans croyants. La morale du Coran est la nôtre et l'éthique de l'Islam notre éthique, les enseignements du suprême Envoyé sont notre constitution, la vie du vertueux Ancêtre notre modèle et l'éternelle philosophie de l'Islam préside à notre vie.

Dans notre Révolution nous croyons que le saint et éternel Islam est notre capital et qu'il nous protège. Nous croyons qu'il fait durer en nous le trésor du zèle et la loi enflammée. Nous croyons qu'il a accordé nos cœurs, qu'il nous a inspiré la droiture dans nos heurs et malheurs et qu'il est le dur rocher où se brisent les vagues du colonisateur, les intrigues du trompeur, les pièges de l'hypocrite et les escamotages du charlatan. Sur nous les siècles passèrent, suivie par d'autres siècles. Nous goûtâmes au miel de la vie et à son amertume. Nous nous élevâmes et nous parvînmes au sommet ; et nous décrûmes - avec honneur - pour en arriver à l'abîme. Ensuite voilà

que grâce à Dieu nous reprenons notre marche antérieure et qu'à chaque siècle, en toute circonstance, nous fûmes, restâmes et resterons, grâce à Dieu, les meilleurs des hommes par l'Islam et les plus droits par la foi, parmi les plus actifs et les plus appliqués au service de la renaissance de l'Islam, au service de la vie par l'Islam.

Dans ces conditions il n'est point étrange que la Constitution de notre République garantisse dans le pacte national, que nous mimes sur pied au F.L.N., par une clause disposant avec netteté que, dans l'Algérie libre et indépendante, rien ne devra contrevenir à l'enseignement de l'Islam.

L'éternel Islam est une Révolution continue embrassant chacun des éléments d'action, de révolution et de construction valable partout et en tout temps. C'est une religion de mouvement continu et non point d'immobilisme, une religion de libération et de démarrage et non point une religion d'entraves et de stagnation, ceci à côté de la plus haute puissance spirituelle et de la morale la plus progressiste que le monde ait connues. Elle accorde la science et l'action, la matière et l'esprit, et réalise la jonction entre ce monde et l'autre ; ce grandiose patrimoine islamique réalise le bonheur, la sécurité et la justice sociale pour l'individu et pour la collectivité. C'est une direction spirituelle qui prend le peuple par la main et le conduit au-delà de ce que peut imaginer une collectivité humaine sur terre, et c'est pourquoi fut créé le Ministère des waqfs en République algérienne : afin de redonner vie à l'Islam tout en le gardant et en le diffusant dans tous les milieux".

(Suivent les réalisations : mosquées, arabisation et islamisation).



Notes

1. Voir une analyse critique de cet ouvrage, avec de nombreuses notes, dans les "Cahiers nord-africains", n° 72, avril-mai 1959, (Au-delà des conflits de civilisations) pp. 28-52, La réforme de l'homme musulman, clé de sa décolonisation.
2. Voir quelques pages sur cet ouvrage dans COMPRENDRE, blanc, n° 28, 1/3/61, "Un musulman devant le monde du Christianisme", en Appendice "L'Autocritique" de Allal el Fassi, pp. 6-8. Un ami étudiant marocain qualifiait ce livre d' "autopanegyrique" !
3. Voir par exemple dans COMPRENDRE, bleu, n° 33, 15/12/62, "Pour une éducation totale de l'homme au Maghreb", les citations de Ben Jelloun et de Mehdi Ben Barka, Marocains.
4. Abd el Jalil, "L'Autocritique dans l'Islam actuel", Congrès international des Orientalistes, Munich 1957, Actes du Congrès, 1959, pp. 337-339.
5. "Vocation de l'Islam", passim.
6. Cité par De La Bastide dans la "Revue de Défense nationale", mars 1963, p. 447.
7. "L'Observateur du Moyen-Orient", 18/11/1960, pp. 6-7.
8. "L'Islam et le monde moderne", conférence faite le 12 janvier 1960 à Paris, Cf. COMPRENDRE, saumon, n° 38, 15/11/60. Voir aussi dans l'intéressante livraison de "Confluent", n° 42-43, juin-juillet 1964, le débat sur "L'Islam moderne et la Tunisie", pp. 560-598.
9. "Confluent", n° 34, octobre 1963, pp. 746-747, au cours de l'analyse du livre de W. C. Smith "L'Islam dans le monde moderne".
10. "Revue de Presse" (Alger), n° 80, décembre 1963.
11. "Confluent", n° 28, février 1963, pp. 118-119.
12. "Confluent", n° 18, février 1963, pp. 121-126.
13. "Conférences sur l'Islam", Paris, C. N. R. S. , 1956, p. 131.
14. Voir l'ouvrage sous ce titre, Paris, A. Maisonneuve, 1955, 213 p. , six conférences de Mohammed Iqbal. Sa pensée est assez éclectique et marquée par le pragmatisme américain. Il ne semble pas qu'elle ait eu quelque influence en dehors de l'Inde
15. Au colloque de Lahore (31 déc. 1957 - 8 janvier 1958) un délégué syrien déclarait : "Nous ne sommes pas ici pour voir l'Islam au banc des accusés mais pour chanter sa gloire" (cité par Pierre Rondot,

- "L'Islam et les musulmans d'aujourd'hui", t. II, p. 157).
16. Op. cit. p. 93.
 17. "Le malaise du Proche-Orient" dans "Politique étrangère", juin-juillet 1955, n° 3, pp. 280-281. Voir aussi les Conférences citées, pp. 92-97.
 18. "Colloquium on islamic culture, in its relation to the contemporary world", septembre 1953, Princeton University Press, 127 p. Voir dans "L'Afrique et l'Asie", n° 4I, 1^{er} trim. 1958, pp. 53-55, une bonne analyse des débats. On trouvera aussi dans Pierre Rondot, "L'Islam et les musulmans d'aujourd'hui", t. I, pp. 266-269 et t. II, pp. 155-159, Le résumé des conclusions des colloques de Princeton 1953, Lahore 1958 et Karachi 1959.
 19. "Les Bida" dans "Studia islamica", 1959, XII, pp. 43-77. Analyse dans "Confluent", n° 26, décembre 1962, pp. 799-810.
 20. On pourra lire l'étude éclairante de Pierre Rondot, "Le fonctionnement de l'opinion et l'ijma "moderne" en Tunisie" dans "L'Afrique et l'Asie", n° 60, 4^{ème} trim. 1962, pp. 17-24.
 21. Op. cit. pp. 187-190.
 22. "La Pensée chiite", n° 10, janvier-février 1962, "Un problème qui préoccupe l'esprit musulman", pp. 6-7.
 23. Cf. "al-Goumhouriyya", début 1955, cité par J. et S. Lacouture dans "L'Égypte en mouvement", Paris, 1956, p. 413, rapportant approximativement les termes employés par Taha Hussein.
 24. Cette "fetoua" émanait du Conseil des Ulémas de l'Université al-Azhar, au Caire, à propos des transfusions de sang et des greffes d'organes. Ce conseil déclarait en outre qu' "en aucun cas une partie du corps d'un musulman ne peut être transférée au corps d'un athée" (cf. "Le Monde", 11/8/62).
 25. Article cité de "Politique étrangère", p. 281.
 26. "Rythmes du monde", 1950, n° 4, p. 27.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--